

J. n. 9/122

Paris le 6 mars 1832.



Voici un siècle, que je ne vous ai écrit et non seulement je me le reproche, mais c'est un besoin pour moi d'avoir de vos nouvelles; le long silence vous ne devez point l'attribuer à l'oubli, car bien souvent je pensois à vous, mais d'une part le vic de la campagne, les occupations rurales, sous quelles je me suis livré, m'avoient rendu d'une personne extraordinaire; j'avois oublié de me servir de ma plume, vivant en plein air, dans mes champs que je cultive moi même; mon intelligence quittant les espaces intellectuels, s'étoit enfoncé dans mes sillons avec mes semences. Je ne pensois qu'à mes bestiaux, mes engrais, ma charrue. puis l'automne s'est écoulé ^{est venue} et a occupé une fièvre de trois mois à mon beau père, nous avons peu quitté son lit; enfin l'hiver a guéri notre malade, ma pauvre femme a été délivrée de ses inquiétudes et nous sommes de retour à Paris depuis le 15 de janvier. Là il m'a fallu changer de vie, la société a repris ses droits, le frottement et la conversation m'ont un peu dérouillé; je suis devenu moins paysan, moins rustique et même déterminé à ne plus laisser prendre tant d'empire sur moi au monde extérieur. après toutes les calamités politiques que nous avons éprouvées, j'avois besoin de me remettre de cet ébranlement par quelque distraction, les champs me l'ont offerte, je ne les abandonnerai pas, mais j'en ferai leur part, et je tâcherai de concilier le laboureur et l'homme de lettres.

une autre motif de mon silence, c'est que j'espérois toujours avoir à vous apprendre que Frédéric le belliqueux avoit paru; le libraire auquel je m'étois adressé a fait banqueroute pendant que j'étois en Normandie et il étoit difficile d'en trouver un autre sans venir à Paris, je ne pouvois me décider à quitter mon beau père malade. depuis mon retour j'en ai déjà vu plusieurs, j'espère que cette affaire va s'arranger, mais c'est une chose difficile et

il y a eu tant de malheurs dans la librairie que l'on est effrayé d'une nouvelle publication.

[nous sommes dans l'appréhension du cholera, j'ai vu que vous n'avez pas eu à souffrir de ce fléau, j'ai besoin d'être rassuré sur toutes les personnes qui vous ont intéressé, ma femme a une peur extrême de la contagion; si elle venait à Paris, elle désirerait que vous nous retirions dans quelque campagne écartée, notre habitation de Normandie ne lui parait pas sûre, etant sur la grande route et sur le bord d'une rivière qui la rend très humide.

[il me tarde de savoir comment vous avez employé vos loisirs et si vous allez nous donner quelque nouvelle production, voici déjà longtemps, il me semble que vous n'avez rien publié, je ne suis pas de votre avis sur ce que vous me mandez à ce sujet, il n'est pas encore temps de cesser d'écrire, vous êtes bien loin de l'époque de l'archevêque de Tolide et ce seroit un mauvais procédé pour tous ceux qui comme moi, prennent tant de plaisir à la lecture de vos ouvrages.

Depuis mon retour, j'ai trouvé chez un libraire allemand qui s'est établi ici, à ma grande satisfaction, les ouvrages suivants.

- 1^o De Briefe eines Westphalen (sur l'Angleterre) c'est du prince Gückler et fort intéressant.
- 2^o Preisebild der Heime, j'ai vu l'auteur à Paris il est aujourdhui piquant et espi humoresque que son livre.
- 3^o les œuvres de Boerne, ce sont des articles de gazettes qui perdant en étant réunis.
- 4^o les lettres sur Paris, du même, pamphlet jacobin très spirituel, mais qui m'a indigné parcequ'il prête à la noble Allemagne des sentimens qu'elle ne partage pas. on les a traduits en français, cela devoit être!

5^e la correspondance de Schiller et de Goethe. elle
fait mes délices.

6^e les lettres sur la France de Brauner, elles sont aussi
judicieuses et raisonnables que celles de Boerue sont
folles.

je vous remercie de la note que vous avez bien voulu
joindre à votre lettre, je vais demander une partie de
auteurs qui y sont recommandés, je connois ais déjà Die
deutsche Litteratur de Wolfgang Menzel, j'ai lu
Spindler, je suis tout à fait de votre opinion, dans le jainif
et le butard, il a suivi les inspirations, dans le jésuite
et l'invalides il a écrit par commande de libraires
et fait des ouvrages de circonvolutions pour obtenir
un succès de parti. je n'ai pas lu Hippolyte Brasatus K.,
mais je vais le demander.

mon pauvre Schivelbel est toujours bien triste à
Cripoli de Barbarie, n'ayant que bien rarement
des communications avec l'Europe et privé de toute
société, il ne semble pas qu'on veuille l'en retirer de
sitôt.

[Paris a été assez animé cet hiver, le commerce reprend
un peu quoique faiblement encore, on croit à la paix
et si cet espoir se confirme, les choses s'amélioreront,
je ne veux pas vous parler aujourd'hui de notre littérature,
du moins en détail, je réserve cela pour une autre
fois, je vous dirai seulement quelle de raffent de
la dépravation du goût qui se manifeste particulièrement
sur nos théâtres et jusque dans les estampes étalées
sur les boulevards qui sont d'une obscénité telle
qu'une mère n'ose plus s'y arrêter avec sa fille, ni
la conduire à la comédie. il nous faut des nudités

partout, et la preuve c'est humain, ce n'étoit
pas aller que de le mettre à nud avec toutes les
imperfections, il a fallu encore l'écorcher et le
disséquer. notre siècle est bien degoutant et
proprie à rendre Nysanthrope, si on pouvoit jamais
le devenir lorsqu'on a des affections profondes et pures;
aimer un cœur, dit Jean Paul, et vous en mesen
bientôt tous les autres, je sens que je ne suis pas
encore et que je ne deviendrai jamais Nysanthrope.
c'est m. de Rougemont sur cette terre que de rencontrer
encore quelques âmes bonnes et pures, quelques âmes
amies et bien connues, voilà ce qui fait que j'aime
à me reprocher de vous et que je bénis ma plume qui
me sert d'interprète, puisque t. elle vous exprime
tous les sentiments que je vous vouvoie et que je
vous ai voués à jamais.

Edouard de La Grange



B.

me femme veut que je la rappelle à votre bon
souvenir et que je vous parle d'elle.

je ne connais plus personne à notre ambassade, voulez
vous m'adresser vos lettres sous le couvert de M. de
Plügel, conseiller de l'ambassade d'Autriche à
Paris, je pense qu'en les envoyant à la chancellerie
d'Etat, on les lui fera parvenir sans difficulté.